

PIERROT BADAIO

Pèire Bertas

PREFÀCI

LE MYTHE DE PIERROT

A croire les philosophes, il paraîtrait que nous avons tout à fait perdu le génie mythologique, ce don que posséderent les antiques races aryennes de créer inépuisablement des dieux, c'est-à-dire d'incarner en de vivants symboles les sentiments découverts dans le cœur humain ou supposés à la Nature. Dans son beau livre: *Victor Hugo, le poète*, M. Renouvier a, par une lucide analyse, très bien montré pour quelles causes s'est stérilisée, parmi la foule, cette faculté depersonnification qui lui paraît le signe éminent du sens poétique. Si, — quelques rares élus exceptés — nous ne savons plus exprimer notre conception des choses sous la forme de drames allégoriques, la faute en est à notre système d'éducation, appliquée, dirait-on, à tuer en nous toute vertu imaginative.

Ensevelis, comme nous le sommes, sous un amas de notions scientifiques ou prétendues telles, comment aurions-nous pu garder la fraîche crédulité et l'ignorance inventive nécessaires à l'éclosion d'un mythe?

Les observations de M. Renouvier, si fines et si fortes qu'elles soient, ne sont que pour rendre plus profondément singulière, au regard attentif, l'étonnante, la merveilleuse, la miraculeuse fortune de Pierrot, le blême compagnon aimé de la Lune; car en vérité, je vous le dis, la légende du moderne Endymion est bel et bien un mythe, le dernier mythe qu'ait conçu l'humanité.

D'ailleurs, tous les intuitifs l'ont senti et aucun poète n'en a jamais douté. Théophile Gautier parle de la physionomie solennelle et mystérieuse que revêtent les pantomimes des Funambules, et de cet attrait inexplicable et profond qui reporte à son insu l'âme des spectateurs aux affabulations théurgiques des premiers âges du monde. (*) Et ailleurs: — Avec quatre ou cinq types, la pantomime suffit à tout. Cassandre représente la famille; Léandre, le bellâtre stupide et cossu, qui agrée aux parents; Colombine, l'idéal, la Béatrix, le rêve poursuivi, la fleur de jeunesse et de beauté; Arlequin, museau de singe et corps de serpent, avec son masque noir, ses losanges bigarrées, sa pluie de paillettes, l'amour, l'esprit, la mobilité, l'audace, toutes les qualités et les vices brillants; Pierrot, pâle, grêle, vêtu d'habits blasfèmants, toujours affamé et toujours battu, l'esclave antique, le prolétaire moderne, le paria, l'être passif et déshérité qui assiste, morne et sournois, aux orgies et aux folies de ses maîtres. Ne voilà-t-il pas, en admettant les nuances nécessaires et que chaque type comporte, un microcosme complet et qui suffit à toutes les évolutions de la pensée?

Mais, tandis que les comparses de Pierrot sont, à peu de chose près, restés dans leur type très défini, lui, pareil à une divinité hindoue, passait de métamorphoses en métamorphoses, toujours le même et toujours divers, et, — chose stupéfiante — en même temps que plus complexe et plus profond, il devenait plus clair et plus significatif jusqu'à être enfin cette personnalité fabuleuse qui réunit les contraires en elle et dont l'unité semble faite de maintes et maintes âmes confondues. On peut dire

aujourd'hui qu'il existe peu de créations aussi abstraites que Pierrot et peu qui aient pris en nos imaginations une telle puissance de réalité et de vie.

Mais pour mieux percevoir l'étrangeté du personnage et de son destin, admettons une hypothèse très plausible: notre civilisation a péri entièrement, soit par un cataclysme, soit par une invasion des Barbares, ou plus simplement par l'usage immoderé du suffrage universel (**); la pensée dort jusqu'au jour où se lève sur les ténèbres du monde l'aurore d'une nouvelle Renaissance.

(*) Histoire de l'Art dramatique en France, tome V, p.149.

(**) Mon ami Paul Guigou a écrit cette préface après l'élection de M. Joseph Chevillon. — P. B.